

Michèle Jolé

LE BALAYEUR EN SON MÉTIER : L'EXEMPLE PARISIEN

TÉMOIN ET ACTEUR DE L'ESPACE PUBLIC

« L'artiste rend compte de ces transits : un jour, il se présente à la douane avec une cartouchiere pleine de carambars ; une autre fois, il s'installe en tenue verte d'éboueur parisien avec un billet valide dans un wagon TGV de première classe. Après que le wagon se soit peu à peu vidé de ses autres occupants, le contrôleur, à cause de cette tenue étrange, tente de le contraindre à quitter le train et le menace d'arrêter la rame... »

Le monde n'appartient à personne, installation de Barthélémy Togo, Biennale de Lyon 2000

La technique est simple et le restera,
la compétence à l'appliquer
tout autant¹

« Les balayeurs rejoignent leur terrain d'action dès 6 heures. Traditionnellement, ils travaillent solitaires sur leur canton, en utilisant les bouches de lavage pour le coulage des caniveaux. Les petits détritiques sont entraînés dans les égouts tandis que les plus importants sont évacués au moyen d'un roule-sac... »²

« Le balayage manuel fut longtemps la seule méthode d'entretien des trottoirs parisiens et l'expérience tend à prouver que cette technique est irremplaçable. »³ *Psychologiquement pour le Parisien, le balayeur est important et l'eau aussi, et ils ne pourront disparaître*⁴.

L'arrivée d'engins mécaniques de nettoyage depuis une quinzaine d'années (aspiratrice balayeuse, engin laveur, groupe haute-pression, laveuse de chaussée, balayeuse-ramasseuse, caninette...) n'a ni supprimé, ni sophistiqué le métier de balayeur. Elle a introduit simplement la possibilité d'obtenir pour tous les éboueurs, balayeurs compris, ce qui apparaît comme une promotion de fait : devenir conducteur d'engins-laveurs ou d'aspiratrices de trottoirs, *monter aux engins* dans le langage idiomatique qui en dit bien l'enjeu. En effet, la seule promotion effective dans le corps des éboueurs⁵, sur concours et avec changement de salaire et de statut, est de devenir chef d'équipe ; très peu d'éboueurs ont la chance d'y accéder et la majorité terminent leur carrière comme ils l'ont commencée : carrière linéaire, mais sûre par le statut de fonctionnaire territorial⁶, où seul le salaire augmente du premier au onzième échelon (plus la hors-classe pour certains)⁷.

L'horaire journalier moyen pour un éboueur est de 7 heures 37, organisé différemment suivant le secteur. En

effet, dans les arrondissements où la collecte n'est pas sous-traitée à une société privée, l'éboueur est « polyvalent » et son temps de service est partagé entre la collecte et le nettoyage, avec un système de roulement entre « petites et grandes journées » ; dans les autres, l'éboueur ne fait que du nettoyage. Dans ce cas, deux horaires sont possibles, 6h-13h37 ou 13h23-21h, coupée d'une pause de 20 minutes au « lieu d'appel » obligatoirement. Un balayeur peut être amené à déblayer un marché, à accompagner un engin-laveur avec le lancier, à nettoyer sous les grilles d'arbres... Il reste que son activité principale est le balayage et ses outils, le balai, le *cadi* et la clef pour ouvrir les bouches de lavage. Son activité de balayage se déploie à l'intérieur d'un canton d'où l'appellation de cantonnier, synonyme de balayeur — et les cantons sont découpés de façon à représenter un itinéraire de trois heures de travail de balayage environ. Les politiques de *fidélisation* d'un balayeur à un canton varient en fonction des chefs d'équipe et des critères d'affectation qu'ils privilégient, soit le rapport de l'agent au quartier et ses usagers, soit la stimulation du travail de l'agent par le changement de contexte.

1. Tout éboueur nouvellement recruté suit un stage de formation de trois semaines à l'École de propreté de la Ville de Paris.

2. Les services de la propreté du 2^e arrondissement, Direction de la protection de l'environnement, Services techniques de la propreté de Paris (STPP), février 1998.

3. Services techniques de la Propreté de Paris, Mairie de Paris, 2000.

4. Propos d'un agent des STPP ; nos informations proviennent pour la plupart des documents de la STPP, d'entretiens avec quelques-uns de leurs agents (principalement des balayeurs) et d'observations quotidiennes. Les propos des différents agents sont systématiquement transcrits en italique.

5. Le terme d'éboueur s'applique à tous les agents du corps des éboueurs, y compris les chefs d'équipe ; il désigne différentes fonctions, collecte des ordures et de toutes sortes de déchets, nettoyage, y compris le balayage, l'arrosage... L'agent qui balaie est donc un éboueur comme l'est celui qui collecte les ordures et que seules les sociétés privées, en sous-traitance, appellent rippeur.

6. Un agent me parlait de la fierté « d'entrer dans l'administration » lorsqu'à 24 ans, tout jeune recruté éboueur, il avait été convoqué dans le bureau des chefs.

7. En 1991, le salaire minimum pour un débutant stagiaire commençait à 6000 F et terminait en fin de carrière (minimum 21 ans) à 8200 F voir *Le métier d'éboueur*, Mairie de Paris, DPE, 1991. Le milieu des éboueurs est très mélangé et dans les ateliers (unité territoriale liée à un lieu d'appel) se côtoient des destins très singuliers, des agents diplômés à côté d'illettrés, « des individus remarquables à côté de gens à problème, en souffrance ».

Le balayeur se trouve ainsi au centre d'une vaste et minutieuse organisation, qui vise à maintenir, quotidiennement, la propreté de l'ensemble du territoire parisien et de ses moindres recoins. Travail sans fin auquel est confronté le balayeur, seul et dans la rue. *Balayer, c'est un individu tout seul, dans la rue, avec un balai, comme m'a dit l'un d'eux.* La nuance qu'apporte ce témoignage par rapport à la définition administrative ajoute à la compétence technique une compétence sociale : composer simultanément avec les trois éléments, être seul, parmi les passants, pour nettoyer la rue.

L'art « de travailler dans le vif »

Le métier de balayeur est sans doute un des rares métiers de la ville⁸ qui tente de la maintenir, à chaque instant, malgré elle, et qui est soumis à la fragilité de son intervention, menacée en permanence par des forces contradictoires. C'est dans un mouvement continu que le balayeur opère, parmi des passants, des résidents, des automobiles et d'autres véhicules, qui jettent et souillent tout aussi continuellement. Dans ces flux d'une plus ou moins grande intensité, le balayeur imprime un autre rythme, lenteur, répétition, ancrage, attention, geste professionnel. Une présence au lieu pour le lieu. Tous les jours, aux mêmes heures, les mêmes gestes, marcher, plus ou moins lentement, avec son balai ou sans, lorsqu'on va ouvrir ou fermer la bouche d'eau, se baisser pour ramasser le déchet qui ne peut s'écouler, le mettre dans le cad, reprendre le balai. Une attention à repérer les saletés, aller les chercher avec son balai, les ramener au caniveau, en mouillant d'un mouvement circulaire le bord de la route. Tout cela dans l'isolement; il opère seul et il ne retrouvera ses coéquipiers qu'à la pause. Isolé, mais dans le vif des co-présences, d'inconnus pour la plupart, et de familiers si l'organisation des cantons le permet. Les interactions sont forcément multiples, plus ou moins « engagées », de forme variée, échanges de paroles, échanges de regard; elles tissent la déambulation du balayeur. Cependant, deux figures simples et banales, liées directement à son activité, se dégagent et se modulent différemment suivant les situations et les individus; la première figure est celle de la rencontre entre un passant et le balayeur qui pour balayer occupe largement le trottoir; celle-ci donne lieu à des ajustements de corps quasiment automatiques, « à l'aveugle », le balayeur occupant de bon droit l'espace, sans revendication, ni abdication, et le passant s'adaptant à l'obstacle que l'autre représente, la rencontre ne semblant pas exiger de réparation. À l'opposé, l'interaction la plus perturbatrice est celle du balayeur avec le passant, inattentif, ou provocateur, qui jette une saleté sur le trottoir en cours de nettoyage. Ou le balayeur l'ignore, ce qui paraît être l'attitude la plus convenue, *les gens sont ingrats...* – et vivement conseillée par les autorités – ou il

s'attribue un rôle « civique et pédagogique » et rappelle au « contrevenant » son devoir, à savoir respecter le bien commun que représente la propreté. Ces rappels à l'ordre selon un de nos informateurs supposent « un ton admissible », porté par une véritable volonté éducative, pour éviter tout dérapage, toujours possible. L'enjeu pour lui est bien de négocier deux présences antinomiques, à un moment, dans le même espace – qu'il



Le balayeur, seul dans la rue.

s'agisse de « jeunes » ou de « commerces ethniques » – civilité contre incivilité, bien commun contre intérêt particulier et conjoncturel; la négociation lui paraît à certains moments d'autant plus difficile que lui, balayeur, est *le seul représentant de l'ordre public.*

L'art de travailler devant témoin

Peu de métiers sont aussi « exposés » et sans lieu de repli; dans le même registre, on peut citer les « contractuelles », les facteurs, les îlotiers : ils ont en commun de travailler sous le regard de passants, anonymes pour la

8. Nous serions tentés de reprendre la fameuse distinction entre de et dans la ville qu'ont introduite la sociologie et l'ethnologie urbaines.

plupart et irréguliers. Cette visibilité obligée, inhérente à l'exercice de leur métier, est le cadre structurel des interactions, autant que leur condition.

De plus, en ce qui concerne les balayeurs, cette visibilité concerne une activité très spécifique qui pour certains est source de souffrance qu'ils mettent au cœur de la définition même de leur métier. En effet, autant que le balai, c'est l'objet de leur action qui est en cause; les subtilités du plus ou moins public n'enlèvent rien au caractère délicat de la visibilité première et symboliquement « honteuse » de la manipulation du déchet, la crotte de chien ayant valeur de consécration⁹. *C'est une expérience assez violente, c'est pas n'importe quel travail, cela peut modifier les gens à vie... C'est un problème d'intégrité...*



L'attention au passant.

Moi, je veux surtout pas croiser des gens que je connais. On n'est pas très fier de faire ce métier... Le balayeur n'a pas de statut social, puisque le statut d'un balayeur est même inférieur à un chercheur d'emploi.

Quelle que soit la représentation que se font les éboueurs de leur métier, cette visibilité exige la construction de stratégies personnelles qui vont moduler l'engagement et l'exposition de soi, entre d'un côté, public et anonyme et de l'autre, privé et singulier. Ces stratégies ne peuvent être que paradoxales et ambivalentes et

demandent des ajustements quotidiens de leur part. Les stratégies institutionnelles, forcément limitées, donnent le cadre de leur accomplissement.

Par exemple, l'uniforme vert que met en place la Ville de Paris en 1977 est un très bon point d'observation de ces nœuds : cet uniforme tente de neutraliser le stigmate potentiellement présent, en technicisant et professionnalisant la fonction, en affichant l'appartenance à un corps de métiers solidaire et compétent, en effaçant par le vert (et le blanc) la « souillure » initiale. Cependant, cette uniformisation vestimentaire des agents peut avoir des effets contradictoires; elle efface en effet la singularité des « acteurs », ils se ressemblent tous, ce sont les agents de la propreté et ce faisant, le balai devient impersonnel et peut devenir, pour le balayeur, supportable et la tâche en devient plus agréable. Cette uniformisation peut aussi aboutir pour le passant à l'effacement, à la transparence de ces « uniformisés » qu'on ne voit plus, qu'on ne distingue plus. « L'inattention polie », condition de la vie en public, y serait même absente.

Mais cet effacement du sujet par l'uniforme, nécessaire sans doute, a d'autres effets inattendus, inverses, contradictoires : une sur-présence, une sur-visibilité. Le droit de réserve dont peut bénéficier tout individu ordinaire circulant dans l'espace public ne lui est pas toujours accordé : *le fait d'être habillé en vert fait qu'on s'adresse à moi librement sans complexe, ils ont moins de réserve, moins de retenue, on s'adresse à vous comme affranchi de tous les freins...* L'adresse, gratuite ou instrumentalisée, comme elle l'est clairement lorsqu'on leur demande un renseignement, se fait assez souvent sans civilité.

La sur-visibilisation par l'uniforme du déchet lui-même entraîne des risques : *On a parfois des ennuis avec les jeunes qui sortent des boîtes de nuit; ils sont saouls, ils shootent dans les tas faits par les balayeurs, certains leur piquent leur balai pour les emmerder... Certains peuvent être violents; les balayeurs ont donc pour consigne de ne pas riposter...* Face aux menaces d'agression, les services ont défini des primes de risques, la NBI (nouvelle bonification indiciaire) que les ouvriers perçoivent selon l'endroit et l'heure à laquelle ils travaillent; certains quartiers ont été identifiés comme des zones à risque (délinquance, toxicomanie).

Cette sur-visibilité expose également les balayeurs à une possible surveillance : *On remarque une certaine ingratitude chez les gens, qui ne se rendent pas compte du travail fourni par les balayeurs. Ils se font parfois engueuler par les gens quand ils se reposent une minute*¹⁰. Les pauses au café et la lenteur du rythme de

9. M. Jolé, (1989), « Le déchet ou l'autre côté de la limite », in *Maghreb Machrek*, n° Espace et société dans le monde arabe; « Comment gérer ses déchets en public? Les slaouis et leurs déchets », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 49, 1991.

10. « Il arrive que les gens se plaignent que les cantonniers soient noirs; on est obligé de leur demander des excuses pour insulte à agent »

balayage semblent alimenter le plus fréquemment les plaintes souvent « féminines ». *Finalement on est plus à l'abri dans les cafés que fréquentent les étrangers : c'est normal, quand on est en bas de l'échelle sociale, on est plus en sécurité avec des gens qui viennent d'ailleurs...*

Être reconnu ou pas/familier ou anonyme

Dans cette tension paradoxale entre invisibilité et visibilité, entre fonction et sujet, le balayeur peut choisir comme stratégie le renforcement de sa visibilité, en la singularisant : *On me connaît ! Ça me permet d'échanger et d'échapper à ma condition de ramasseur de crottes de chien.*

Les « stratégies » de visibilisation prennent des formes différentes, plus ou moins vitales, que nous avons regroupées en trois types : les petites ruses de séduction, la familiarisation et la reconnaissance.

– parmi les « petites ruses », il y a ce qu'on appelle communément la drague, qui nous paraît plus mimée que réelle, une opportunité de connivence, une accroche de regard et plus portée ou assumée par certains groupes que d'autres ; une autre technique est celle du « breaching », terme que nous empruntons à E. Goffman¹¹. C'est une façon de faire sans doute exceptionnelle chez les éboueurs, mais dont le caractère ultime est symptomatique de la relation balayeur/passant. Pour créer un événement, le balayeur dont il est question développe une technique de provocation afin de susciter une rencontre : nier, avec courtoisie, l'évidence ; ainsi, à un passant qui lui demandera l'heure, il répondra en souriant qu'il ne l'a pas, tout en lui montrant sa montre...

– la familiarisation avec son « canton » passe par différentes voies : par exemple, la fréquentation quotidienne de café, très ritualisée, toujours le même café, toujours à la même heure¹². Il en est de même des échanges avec des permanents « du canton », du quartier, les commerçants principalement. En effet, la fréquentation répétée d'un même lieu public, qui mette entre parenthèses l'action du balayage et promeuve l'identité du balayeur, crée de la familiarité, de la reconnaissance, qui peut aller jusqu'à l'usage du nom ou du prénom. À notre avis, la façon caractéristique de marcher du balayeur avec une certaine lenteur, à mi-chemin de l'absence et de la présence, peut devenir pour les familiers d'un quartier (lorsqu'il en reste)¹³, une inscription, dans le « paysage » social, d'une possibilité de reconnaissance.

– cette reconnaissance par les « riverains » peut devenir plus active ; certains (surtout certaines, et plutôt âgées, selon les dires des éboueurs) expriment spontanément et individuellement au Nouvel An par exemple leurs remerciements pour le service rendu, en donnant des étrennes personnalisées, à tel balayeur, celui de son



Le geste auguste du balayeur.

quartier ; d'autres peuvent remercier un balayeur qu'ils ont sollicité pour une aide conjoncturelle ; ces sollicitations sont la plupart du temps improvisées au gré des nécessités que peuvent engendrer les inconforts de la rue et de la ville. Une histoire banale et exemplaire : une dame sort en taxi avec des valises ; le balayeur est là et elle lui demande s'il veut bien l'aider à les lui monter ; elle habite au 4^e étage ; arrivé au 4^e, alors qu'il s'est rendu compte que les valises n'étaient pas très lourdes, elle lui dit : elles étaient lourdes mes valises, non ? et elle lui donne un pourboire.

Autant les services sont rigoureux sur l'interdiction de demander des étrennes, ce qu'ils rappellent régulièrement par des affiches au moment des fêtes, autant ils peuvent faire preuve de tolérance sur des échanges

11. Ce terme désigne une méthode d'exploration de l'espace public : déranger l'ordre social établi pour en comprendre les fonctionnements.

12. Il faut rappeler qu'il est interdit aux éboueurs d'aller au café pendant leur service. Par ailleurs, nous avons entendu parler d'un café dont le patron est originaire du Maghreb et qui permet aux balayeurs musulmans de venir faire leur prière.

13. Les balayeurs qui travaillent dans les quartiers centraux, dont les concierges et les habitants disparaissent, se plaignent de cette absence de relais entre eux et la rue.

improvisés, dans les limites de l'acceptable pour leur fonctionnement; l'intelligence qu'ils ont de la situation et des potentialités qu'elle représente dans la reconnaissance du métier, et plus largement de son « utilité sociale », se heurte à la nécessaire reproduction de la règle et de la hiérarchie.

– Et puis il y a des moments de grâce, sans stratégie, sans pré-méditation, que seule la présence de l'individu-balayeur, son regard, son plaisir à être là, sa relation aux autres créent, comme en témoigne l'histoire d'un bouquet de jonquilles offert, par un passant qui venait de s'en acheter un auprès d'une vendeuse au coin de la rue, au balayeur amusé et complice de la scène.

Un observateur urbain « naturel » et ignoré

L'autre stratégie, qui est à peine esquissée et dont la responsabilité reviendrait aux services, est la reconnaissance des savoirs pratiques que les balayeurs ont, par leur présence répétée, de l'espace qu'ils occupent, de ses usagers et de certaines formes de sociabilités. L'organisation des services de nettoyage ou de collecte repose sur un diagnostic, instrumentalisé, de l'occupation sociale des espaces desservis, des modes de rejets, liés à des formes de regroupement socio-culturels et économiques, aux incidences importantes pour la gestion de ces espaces. Le découpage des cantons par exemple repose sur une connaissance assez fine des « degrés de saleté », de leur rythme, de leur nature, de leur fréquence... Il suppose aussi d'avoir identifié, pour le maintien des services apportés, quelles sont les forces sociales d'auto-contrôle en présence¹⁴. Certains chefs de services le reconnaissent : *les éboueurs et les balayeurs sont les*

yeux de l'arrondissement, car ils sont sur le terrain. Leur capacité à regarder est porteuse de dires sur la ville, la plupart du temps ignorés.

D'autres métiers de la ville pourraient être concernés par ces compétences en gestation, qui fabriquent en situation un sens pratique; par exemple, les concepteurs de l'espace public pourraient utiliser ces connaissances ordinaires afin de « ménager » certains usages et activités, y compris d'ailleurs l'activité de balayage. L'exemple de la place Stalingrad en est un parmi d'autres. Comme le dit un responsable : *Il n'y a quasiment pas eu de concertation entre le concepteur et le service de nettoyage; d'où les problèmes de poubelles, leur localisation, leur forme, d'où les problèmes du type de sol retenu, le stabilisé qui est difficile à entretenir, mais également la configuration des lieux avec des recoins, des pentes, des engazonnements peu pratiques...*¹⁵

La politique de gestion de proximité que veulent mettre en place certains acteurs publics de la gestion urbaine passe aussi par la reconsidération des savoirs et des savoir-faire, autres que techniques, de ces métiers dits petits, et par une réflexion sur les conditions de leur transmission.

Michèle Jolé

14. La carte des cantons d'un atelier est la reproduction et la cristallisation d'une représentation d'un espace, fortement alimenté par la pratique et l'observation.

15. Nous disposons de nombreux exemples d'absence d'échanges dans les pratiques d'aménagement entre les acteurs de la conception et les « petits métiers » qui rendent possible la vie de ces espaces aménagés, jardinier, balayeur, gardien de square, tous témoins et acteurs de l'espace public et, à ce titre, partenaires possibles.

Michèle Jolé est sociologue et maître de conférences à l'Institut d'urbanisme de Paris.
<jole@univ-paris12.fr>